

Spectacle TNP



Antigone

variation à partir de Sophocle
de Jean-Pierre Siméon
règle du jeu
Christian Schiaretti

du jeudi 16 au dimanche 19 mars 2017
Petit théâtre, salle Jean-Bouise

Contact diffusion

Fadhila Mas

f.mas@tnp-villeurbanne.com

06 80 35 67 13

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00

Antigone

variation à partir de Sophocle

de Jean-Pierre Siméon, règle du jeu Christian Schiaretti

répertoire

Durée du spectacle : 1h 15

Avec

Stéphane Bernard Créon
Philippe Dusigne Tirésias / Choryphée
Julien Gauthier Chœur / Eurydice
Damien Gouy Chœur / Messenger
Margaux Le Mignan Antigone
Clémence Longy Ismène
Clément Morinière Chœur / Garde
Julien Tiphaine Chœur / Hémon

Amandine Blanquart
assistante à la mise en scène

Production Théâtre National Populaire

La règle du jeu de cette séance dramatique qu'est *Antigone*, fait d'abord jaillir le texte de son plus simple appareil, d'une lecture. Car c'est le poème, cœur et âme du spectacle, qui lui confère son souffle et qui l'anime. Que le jeu naisse alors de

ce dépouillement volontaire, de l'aridité revendiquée de la forme, et ce sera bien le signe d'une renaissance pour la langue, par la langue, de l'une des plus grandes tragédies du répertoire.



Clémence Longy, Margaux Le Mignan. © Michel Cavalca



Damien Gouy, Julien Gauthier, Margaux Le Mignan, Julien Tiphaine. © Michel Cavalca



Stéphane Bernard. © Michel Cavalca

Pourquoi une poésie de théâtre

Il se trouve que dans le théâtre que pratique et illustre Christian Schiaretti, on a toujours besoin d'un poète. C'est signifier, au-delà évidemment de ma propre personne, qu'au sein du collectif théâtral permanent, au côté des artistes du plateau, on ne peut faire sans l'apport de l'artisan du poème, cette « forge subtile » de la langue dont parlait notre ami Pierre Lartigue. Cet apport, et il faut l'entendre dans l'économie du théâtre public qui seul sans doute peut se permettre ce luxe, n'est pas subordonné à une exigence de production, pas lié à la commande, à une rentabilité immédiate, il est d'abord dans la maison du théâtre, une présence qui agit comme un discret et constant manifeste, un rappel de ce qui est l'origine du geste théâtral, le poème, et sa justification, l'exercice et le partage du poème. Oh, certes, le mot « poème » vient souvent à la bouche des protagonistes contemporains du théâtre mais c'est le plus souvent sans aller aux conséquences du choix prétendu, façon commode et au vrai désinvolte de s'arroger le prestige et la radicalité de la poésie sans pour autant s'affronter à la difficulté et à la complexité irréductible de la langue qu'elle institue. C'est que le poème vraiment poème, qui ne renonce pas, pour passer la rampe, à l'opacité et la densité par exemple qui lui sont inhérentes, fait violence au théâtre. Il fait violence au comédien qui n'en a le plus souvent ni la science ni la pratique, il fait violence à sa bouche et à son poumon (il y faut donc une école, et ce ne sont pas, hélas, les conservatoires...). Il fait violence à la scène car il lui faut de l'espace pour se déployer, un vide et un silence qui contredisent les moyens accoutumés du théâtre. Il fait violence au spectateur car celui-ci n'a de satisfaction qu'au prix d'une écoute hypertendue, d'une attention à la nuance dont il n'a plus généralement l'usage ; le poème, disait Aragon, « exige la révolte de l'oreille ». Bien sûr, même si la tradition du théâtre d'art « à la française » dans laquelle nous nous inscrivons au TNP doit à un poète, Paul Fort, son nom et son acte fondateur — qui fut en 1895 la déclamation par un comédien sur un plateau nu du *Bateau ivre* de Rimbaud —, il ne s'agit pas de réduire le théâtre à cet archétype. Mais il ne fait pas de doute à mes yeux que lorsqu'une aventure théâtrale ne porte pas la mémoire du poème, cet arrière-pays, elle tend inévitablement à fatiguer son énergie dans des effets de surface.

Jean-Pierre Siméon, Cahier du TNP n°9 autour de *Philoctète*, 2009, (extrait).

Qu'est-ce qu'une variation ?

Électre et *Antigone* écrits, comme *Philoctète**, sur la suggestion de Christian Schiaretti, obéissent aux mêmes principes d'écriture et de composition. Il s'agit donc de ce que j'ai appelé une variation qui, si elle suit le fil de l'intrigue proposée par les pièces de Sophocle, autorise condensations, expansions, retraits et ajouts et revendique sa propre invention prosodique, rythmique, métaphorique. Cela ne désigne donc pas le passage d'une langue dans une autre, ce qu'est l'ordinaire traduction, mais le passage, d'une autre conséquence, d'une poétique dans une autre. Libre appropriation donc qui n'ignore pas sa dette mais manifeste le sens constant de toute création littéraire : elle ne peut être qu'un palimpseste.

J'écris ainsi sur Sophocle, simultanément effacé et présent.

Jean-Pierre Siméon, mars 2015

*Spectacle créé par Christian Schiaretti en 2009, avec Laurent Terzieff dans le rôle titre.

Antigone

Rotrou, Hölderlin, Cocteau, Brecht, Anouilh ou Bauchau, parmi tant d'autres: depuis Eschyle et Sophocle, il n'est sans doute pas de personnage de fiction qui ait, autant qu'Antigone, de siècle en siècle, si constamment sollicité l'imaginaire des écrivains et conséquemment l'imaginaire collectif. Sans doute parce que sa valeur est fondamentalement positive et que sa magnifique insoumission à l'ordre établi et aux lois abstraites, motivée par la loi du cœur, venge chacun d'entre nous de ses renoncements devant les mille formes du pouvoir politique, social ou religieux – qui a tant de bonnes raisons. Sans doute aussi parce qu'elle est femme, jeune femme amoureuse et fragile, fervente et tendre, d'une volonté sans compromis mais sans hystérie ni fureur, et que, contre tous les préjugés, elle manifeste par sa seule conviction une force irréductible. Sa mort n'y fait rien: le droit à la désobéissance au nom d'une humanité bafouée et la puissance de subversion qu'il inaugure lui survivent et lui survivront éternellement.

Jean-Pierre Siméon

L'histoire d'Antigone

Antigone appartient au cycle thébain, cycle de légendes nées autour de la fondation de Thèbes et du destin des Labdacides. Cette tragédie met donc en scène, directement ou indirectement par des rappels du passé, l'histoire de la lignée d'Œdipe, descendant du roi Labdacos. Les tragédies individuelles ne sont, sur la scène grecque, que les fragments de tragédies plus vastes, celles d'une race ou d'une dynastie. Et c'est cet enchaînement des malheurs, cet engrenage des désastres, manifestant l'accomplissement d'un destin ou d'une malédiction, qui consistent la matière essentielle du sentiment tragique.

A l'origine de ces enchaînements, de ces malédictions, se situe toujours quelque désobéissance à un ordre divin ou le viol de quelque interdit religieux. Les dieux ne châtent jamais arbitrairement les hommes et il y a toujours une cause, une raison bien précise à leur intervention sur la terre. Ici, la cause première de tous ces drames, c'est la désobéissance de Laïos, le père d'Œdipe, à un oracle d'Apollon lui interdisant d'avoir des enfants. Laïos passa outre à l'oracle et engendra Œdipe.

Œdipe une fois mort, son beau-frère Créon prendra le pouvoir. Le fait est à noter, car Créon s'en explique clairement dans la pièce: il n'usurpe pas le pouvoir mais accède au trône en accord avec les règles de la succession dynastique. Créon est un roi légitime. Notons aussi que dans cette œuvre, Sophocle ajoute un personnage que la légende traditionnelle ignore: celui d'Ismène, sœur d'Antigone. Quant aux deux frères, morts en combat singulier, Étéocle et Polynice, ils étaient les deux fils d'Œdipe et donc les deux frères d'Antigone et d'Ismène. Tel est le cadre, telle est la trame, tels sont les principaux personnages à partir desquels Sophocle édifiera son œuvre majeure: une cité déchirée, au lendemain d'une guerre civile meurtrière; un destin frappant impitoyablement tous les membres de la lignée maudite, *qu'ils soient ou non coupable*; et trois personnages essentiels: un roi, Créon, une fille à la veille de ses noces, Antigone, et un mort, Polynice, dont l'ombre domine toute la pièce et dont le corps pourrit sans sépulture aux portes de la ville.

Les données traditionnelles de la légende fournissaient à Sophocle des éléments amplement et suffisamment dramatiques: la marche d'un destin, écrasant l'un après l'autre les membres d'une lignée maudite. C'est là le cadre *mythique* de l'œuvre que Sophocle a repris sans changements notables. Quant au « moteur », à l'impulsion qui déclenchera

la marche du destin sur le plan proprement *tragique*, ce sera la décision arbitraire de Créon interdisant l'ensevelissement de Polynice. On retrouve ici les deux plans déjà signalés à propos des *Femmes de Trachis*: un plan humain et dramatique, voire psychologique, où les personnages paraissent agir librement, et un plan tragique, voire métaphysique, où ils ne font qu'accomplir, sans même s'en rendre compte, des décisions prises de tout temps par les dieux et exprimées par les oracles.

Néanmoins, pour bien comprendre les mécanismes dramatiques de la tragédie, il faut se dire que la décision de Créon allait à l'encontre de toutes les convictions et de tous les usages religieux en vigueur à l'époque: elle n'interdisait pas seulement un rite funéraire traditionnel, elle violait les sentiments profonds des Grecs et le respect dû aux cadavres. C'était là une décision que Créon voulait d'abord *politique* mais qui, en fait, portait atteinte à une loi *religieuse* et c'est sur ce plan-là qu'elle dut paraître insoutenable aux spectateurs. Car les raisons invoquées par Créon, j'entends les raisons politiques, sont forts défendables: au lendemain d'une guerre qui a ruiné toute la cité, déchiré sa population en clans adverses et menacé de l'engloutir à jamais dans les tourments de l'histoire, Créon veut rétablir la cohésion, assurer la survie, restaurer l'unité de son peuple. Mais le moyen qu'il utilise pour ce faire est excessif, arbitraire, sacrilège, et il aboutit au résultat contraire. Ce ne sont pas les intentions de Créon qui sont en soit condamnables, mais cette fatalité qui veut que pour les exprimer et assurer la cohésion de Thèbes, il adopte une mesure qui achèvera la division et le déchirement de la cité. À une guerre qui n'opposait entre eux que des hommes, deux frères se disputant pour prendre le pouvoir, il substituera une autre guerre ou plutôt un autre conflit, beaucoup plus grave celui-là, puisqu'il opposera une cité à ses dieux.

Et je crois que c'est précisément cette rupture, cette incompatibilité entre les motifs légitimes de Créon et les moyens sacrilèges utilisés pour les traduire en actes, cette faille évidente du pouvoir qui constitue le véritable drame et le véritable conflit d'*Antigone*. Conflit, faille, scission tragique qu'on retrouvera au cœur de tous les personnages déchirés entre les tentations contraires: Ismène, Antigone, Hémon, Créon. En s'opposant à une décision du pouvoir *légitime* prise dans l'intérêt (mal compris, bien sûr) de la cité, Antigone agit objectivement en insoumise et en rebelle. Mais comme cette décision de Créon est elle-même sacrilège, cette insoumise, cette rebelle

deviendra par là même le défenseur des lois divines, de l'ordre voulu par les dieux, le porte-parole et l'instrument d'un ordre traditionnel. Il serait donc faux de voir en elle qu'une simple révoltée, comme on l'a trop écrit ou trop dit : nulle femme n'est plus docile, traditionnelle, respectueuse des lois qu'Antigone. C'est l'excès, l'absolutisme, l'*hybris* de Créon qui provoque sa révolte et son insoumission : à cet excès, elle oppose un excès contraire, une détermination aussi rigide dans l'accomplissement de ses devoirs élémentaires à l'égard du frère mort.

Notons d'ailleurs incidemment qu'Antigone précise bien, juste avant de mourir, les limites de sa révolte : si le mort n'avait été son propre frère, si elle ne s'était pas sentie liée à lui par les liens impérieux du sang, Antigone ne se fût jamais dressée contre Créon. On oublie trop souvent ce passage dans les commentaires que l'on fait de cette pièce car une certaine image romantique d'Antigone, éternelle révoltée, a effacé cet aspect de son personnage. Et c'est peut-être, en définitive, ce qui fait la beauté et la grandeur de son choix : créature effacée terrorisée par son destin et les tragédies familiales, Antigone n'était nullement destinée, par nature, à se dresser contre les lois. C'est une certaine conscience, surgie en elle en ces heures cruciales, un amour simple et inné pour sa propre famille (et seulement pour sa propre famille, notons-le à nouveau) qui la contraignent à se dresser contre l'affront commis à la mémoire de son frère.

Je ne voudrais pas pour autant minimiser la portée de l'acte, de l'héroïsme d'Antigone. Quelles que soient les raisons – somme tout fort traditionnelles – qui la font s'opposer à Créon, il se trouve que cet acte, ce refus, ce *non* jeté à l'arbitraire et à la démesure, prennent une valeur exemplaire et une portée universelle. Par cet acte, par ce refus de se soumettre à un ordre jugé sacrilège, elle exprime une solidarité envers tous les autres morts, connus ou inconnus, elle fonde, (peut-être malgré elle) une morale et proclame une intransigeance, une fidélité que l'on oubliera plus. En engageant sa vie dans cette cause sacrée, elle se trouve donc défendre des valeurs ressenties comme positives, humanitaires, des valeurs d'amour, de compassion et de fraternité. Dans l'histoire de notre culture qui doit tant, justement, à la Grèce, Antigone apparaît comme la première de ces « consciences universelles » pour qui il ne saurait être question de vivre en transigeant avec certaines valeurs fondamentales. Ici, l'histoire s'efface pour laisser place à la pérennité de la lutte contre la violence. Et c'est véritablement une conscience nouvelle, exemplaire et féconde, qui naquit ce jour-là au cœur de Thèbes ensanglantée. Je n'en veux pour preuve qu'une phrase d'Albert Einstein, relue récemment et qui reprend involontairement, sans doute, les paroles d'Antigone d'il y a vingt-cinq siècles : « Ne faites jamais rien contre votre conscience, même si l'État vous le demande. »

Commentaire de Jacques Lacarrière à *Antigone* dans *Le Théâtre de Sophocle*, éditions Oxus

Oui je regrette la vie
et mon amant perdu
je regrette le soleil des matins
l'air immense de midi
et le chant des sources dans la nuit
et je pleure sur les enfants que je n'aurais pas
mais je ne regrette rien de ce que j'ai fait
j'espère pour toi Créon
que les dieux approuvent ta cruauté
elle pourrait bien sinon
se retourner contre toi

Jean-Pierre Siméon, *Antigone* (extrait)

La presse en parle

L'Envolée Culturelle

Le TNP présente une variation poétique autour de l'une des plus grandes tragédies du répertoire, *Antigone*, à partir du texte de Sophocle. Après *Philoctète* en 2009 au Théâtre de l'Odéon puis *Électre* en 2015, le « maître du jeu » Christian Schiaretti associé au poète et romancier Jean-Pierre Siméon poursuit son travail autour de grandes œuvres classiques, dans un dépouillement scénique revendiqué qui vise à célébrer la langue et les mots.

Une réécriture « à la gloire » de Sophocle

Si Jean-Pierre Siméon propose ici une « libre adaptation » de l'œuvre de Sophocle, son écriture en conserve la trame et les thèmes originaux, s'attachant à rappeler qu'au fondement du mythe et de l'acte de révolte d'Antigone se dresse une tragédie familiale, celle de la lignée maudite des Labdacides. Œdipe, roi de Thèbes, a tué son père et épousé sa mère ; coupable de parricide et d'inceste, interdits suprêmes, il se crève les yeux et s'exile, laissant deux filles et deux fils, Antigone, Ismène, Étéocle et Polynice. Étéocle et Polynice s'entretuent dans une guerre fratricide pour l'accès au trône, permettant à leur oncle Créon d'accéder légitimement à la tête de Thèbes. Roi d'une cité sortie profondément meurtrie du conflit, il décrète qu'Étéocle recevrait des funérailles nationales tandis que Polynice, tenu pour traître, serait laissé sans sépulture, son corps gisant aux portes de la cité. Antigone, sœur de Polynice, s'opposera aux directives de Créon, choisissant d'accomplir les rites funéraires traditionnels auprès de la dépouille de son frère et revendiquant son geste, au nom de l'amour et de la loi des Dieux. La jeune femme sera condamnée par Créon à être emmurée vivante, les conseils des sages et les discours d'Hémon, fils de Créon et fiancé d'Antigone, ne permettant pas de faire entendre raison au roi. Ce dernier, aveuglé par son pouvoir et son orgueil, perdra finalement fils et femme, l'un et l'autre se donnant la mort après le suicide d'Antigone, non sans le maudire.

Une héroïne multiforme, pétrie de contradictions

Antigone, figure emblématique, est ainsi par tradition « celle qui s'oppose » à une décision de pouvoir injuste, arbitraire. Au nom, essentiellement, de la supériorité des lois divines et de la conscience intérieure sur les lois des hommes et de la cité, mais au nom également d'un amour filial, fraternel. Jean-Pierre Siméon dépeint volontairement une Antigone complexe, ambivalente, terrifiée par

les tragédies familiales, rappelant que sa révolte est d'abord mue par les liens du sang, suggérant qu'elle n'était originellement pas destinée à se dresser contre un tyran et ses lois. Il se plaît également à mettre en exergue le paradoxe d'une figure féminine, femme parmi les hommes au sein d'une société profondément patriarcale qui excluait radicalement celles-ci de toute forme de citoyenneté et de pouvoir, mais qui ne serait au fond « pas une oie blanche ». S'il admet volontiers la candeur et la naïveté du personnage (traits en partie liés à sa jeunesse), il la montre capable d'une formidable pensée, stratège cynique et « redoutablement rhétorique dans ses dialogues avec Créon ».

Un « retour aux sources » du théâtre par le langage, pour le langage

Si le fil conducteur de l'œuvre initiale est respecté, Jean-Pierre Siméon en modifie le langage, s'autorisant « condensations, expansions, retraits et ajouts ». Cet *Antigone* se veut certes un hommage à Sophocle, « maître absolu » pour Jean-Pierre Siméon, mais dans la langue poétique de l'écrivain, militant de la parole poétique et d'un théâtre qu'il désire et conçoit dans son essence comme fondamentalement poétique. Le spectacle débute ainsi par une lecture théâtralisée, avec pour seuls décors des tables et des chaises d'écoliers, et des comédiens dépourvus de costumes. Un dépouillement assumé, qui place le spectateur face à l'exercice pur de la répétition théâtrale, et vise à mettre en lumière et célébrer le langage, point de départ et matrice du théâtre. Christian Schiaretti et Jean-Pierre Siméon misent sur les métaphores, le rythme musical de l'écriture, mais aussi sur les intonations et l'énergie des comédiens pour donner à voir la grâce et la force des mots, saisis et interprétés par un auditoire placé en posture d'apprenant. Si l'initiative constituait déjà, assurément, une réussite pour *Électre*, dans un jeu qui permettait d'apprécier la densité et la beauté de l'écriture de Jean-Pierre Siméon, cette dernière variation dévoile une création moins musicale, sans doute voulue, à dessein, plus libre, simplifiée. Une création où le public tient désormais le rôle du peuple de Thèbes, pris régulièrement à témoin par Créon ou les membres du chœur, voire, pour les premiers rangs, mêlés aux comédiens qui jouent et évoluent autour de lui. La posture d'écolier dans laquelle chaises et pupitres placent le spectateur, si elle peut être perçue comme maladroite (et décriée par certains spectateurs), renvoie à la volonté du directeur du TNP de rendre accessible

au plus grand nombre les « grandes œuvres de l'humanité », dans un souci pédagogique.

Une œuvre classique pour interroger le pouvoir politique

Antigone, par sa posture d'opposante à l'ordre établi, invite par essence à une réflexion politique qu'auteur et « maître du jeu » ont manifestement choisi d'investir par le biais de la figure de Créon. Celui-ci s'avère plus proche d'un Caligula que de l'homme de loi résigné et pragmatique de Jean Anouilh, porté sur scène par André Barsacq en 1944 : paranoïaque, caractériel, expéditif, il vocifère, n'écoute que lui, décrète impulsivement et durement, armé d'un discours artificiel et manichéen. Le comédien Stéphane Bernard campe un personnage stéréotypé, archétype même du tyran (tel que Sophocle l'avait initialement conçu), et qu'on devine volontairement affublé d'un costume trois pièces qui le distingue très nettement des autres acteurs (vêtus comme le public). Il porte

sur scène avec justesse des questionnements fondamentaux autour des usages et de la limitation du pouvoir, de l'autoritarisme, préoccupations que Jean-Pierre Siméon veut, à juste titre, actuelles. Plus généralement, il semble qu'auteur et metteur en scène se soient attachés à dépeindre un dirigeant politique contemporain, orateur doté d'une gestuelle assurée et envahissante, individualiste peu disposé à écouter son peuple, justifiant l'absurde et l'injuste en invoquant pêle-mêle « l'ordre », « a raison d'État » ou « l'intérêt général ». Car au-delà des problématiques de la tyrannie, de l'absolutisme, *Antigone* met en scène l'affrontement éternel, toujours actuel, de deux conceptions : la prévalence des idéaux et des principes moraux (incarnée par la figure d'Antigone) contre le « réalisme » et la stratégie purement politiques (portés par le personnage de Créon).

Vanessa Maréchal



Philippe Dusigne, Stéphane Bernard, Clément Morinière, Margaux Le Mignan. © Michel Cavalca

Jean-Pierre Siméon

Poète, romancier, critique et professeur agrégé de Lettres modernes. Il participe aux comités de rédaction de plusieurs revues, dirige avec Jean-Marie Barnaud la collection « Grand fonds » de Cheyne Éditeur qui publie depuis près de trente ans ses recueils de poésie. Il est également directeur du Printemps des Poètes. Son œuvre, qui compte une cinquantaine de titres, lui a valu le prix Théophile Briant, 1978, le prix Maurice Scève, 1981, le prix Antonin Artaud, 1984, le prix Guillaume Apollinaire, 1994, le grand prix du Mont Saint-Michel pour l'ensemble de son œuvre, 1998 et le prix Max Jacob, 2006.

Christian Schiaretti l'invite en tant que « poète associé » à la Comédie de Reims. Ils fondent *Les Langagières*, manifestation autour de la langue et son usage. Ils poursuivent leur collaboration au TNP.

Ses pièces de théâtre: *D'entre les morts*, *Stabat mater furiosa*, suivi de *Soliloques*, *La Lune des pauvres*, *Sermons joyeux*, *Le Petit Ordinaire (cabaret macabre)*, *Odyssée, dernier chant*, *Témoins à charge*, *Le Testament de Vanda*, *Philoctète*, *La mort n'est que la mort si l'amour lui survit*, *Électre*, *Trois hommes sur un toit*, *Et ils me cloueront sur le bois*, *La Boîte*, un essai sur le théâtre, *Quel théâtre pour aujourd'hui?* et *Ce que signifiait Laurent Terzieff* sont parus aux Éditions Les Solitaires Intempestifs.

Son essai sur l'insurrection poétique, *La poésie sauvera le monde*, est paru aux Éditions Le Passeur.

Christian Schiaretti

Il fait des études de philosophie et suit les classes de Antoine Vitez, Jacques Lassalle, Claude Régy comme « auditeur libre » au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

Après les huit années passées en compagnie, où il met en scène des œuvres de Philippe Minyana, Roger Vitrac, Oscar Panizza, Sophocle, Euripide..., **il est nommé, en 1991, directeur de la Comédie de Reims, Centre Dramatique National.**

Après avoir exploré l'Europe des avant-gardes (Brecht, Pirandello, Vitrac, Witkiewicz), la nécessité et le besoin de l'auteur se sont affirmés. **Alain Badiou, philosophe, a été associé à l'aventure rémoise.** Au Festival d'Avignon, la création de *Ahmed le subtil*, puis *Ahmed philosophe*, *Ahmed se fâche*, *Les Citrouilles*, sont pour Badiou, Schiaretti et la troupe de la Comédie, l'occasion d'interroger les possibilités d'une farce contemporaine.

En 1998, **Jean- Pierre Siméon, poète associé** et Christian Schiaretti conçoivent ensemble une manifestation autour de la langue et de son usage intitulée *Les Langagières*.

Au cours de la saison 1999-2000, Christian Schiaretti a présenté au Théâtre national de la Colline, *Jeanne*, d'après Jeanne d'Arc de Péguy, avec Nada Strancar. En 2001-2002, il poursuit la collaboration avec la comédienne en mettant en scène *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht à la Comédie de Reims, au TNP et au Théâtre national de la Colline à Paris. **Ce spectacle recevra le Prix Georges-Lerminier 2002 du Syndicat professionnel de la Critique.**

En janvier 2002, il est nommé directeur du Théâtre National Populaire.

En 2003, il crée *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill. **À la Comédie-Française il met en scène *Le Grand Théâtre du monde* suivi du *Procès en séparation de l'Âme* et du *Corps* de Pedro Calderón de la Barca, repris au TNP.** Suivent les créations de *Père* de August Strindberg, *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel.

En novembre 2006, il aborde William Shakespeare, avec *Coriolan*. La pièce, a **reçu le Prix Georges-Lerminier 2007, décerné par le Syndicat professionnel de la Critique au meilleur spectacle créé en région, le Prix du Brigadier 2009 et le Molière du Metteur en scène et le Molière du Théâtre public, 2009.**

Entre 2007 et 2009, il crée avec les comédiens de la troupe du TNP, 7 Farces et Comédies de Molière. En 2010, une tournée internationale au Maroc et en Corée du Sud est organisée. Elle rencontrera un accueil triomphal.

En mars 2008, il crée l'événement en montant *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, joué pour la première fois en France dans sa version intégrale. Pour cette mise en scène il reçoit le Grand Prix du Syndicat de la Critique, pour le meilleur spectacle de l'année 2008.

En septembre 2009, la création de *Philoctète*, variation à partir de Sophocle de Jean-Pierre Siméon, à l'Odéon - Théâtre de l'Europe, marque le retour de Laurent Terzieff dans ce théâtre.

Après la présentation, en novembre 2010, de *La Messe là-bas* de Paul Claudel et avec Didier Sandre, au Théâtre Les Gémeaux à Sceaux, **il s'attaque à trois grandes œuvres du répertoire espagnol du XVII^e siècle. *Siècle d'or*, un cycle de trois pièces: *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas, *Don Juan* de Tirso de Molina est présenté au TNP en alternance et repris au Théâtre Nanterre - Amandiers.**

C'est également en 2010 qu'il reprend *La Jeanne de Delteil* d'après le roman de Joseph Delteil, avec Juliette Rizoud dans le rôle-titre. Ce spectacle ne cesse de tourner depuis.

En mai 2011, la création à La Colline – Théâtre national du diptyque *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*, permet à Christian Schiaretti de revenir à Strindberg.

En juin 2011 débute l'ambitieux projet du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud qui consiste à monter jusqu'à fin 2014 la légende du Graal, soit les cinq premières pièces : *Joseph d'Armathie*, *Merlin l'enchanteur*, *Gauvain et le Chevalier Vert*, *Perceval le Gallois*, *Lancelot du Lac*, en réunissant les troupes et les moyens du TNP et ceux du TNS.

En 2011, après quatre saisons hors les murs et au Petit théâtre ouvert en 2009, le Grand théâtre ouvre ses portes le 11 novembre – dans une configuration architecturale nouvelle et de nouvelles orientations du projet artistique –, avec *Ruy Blas* de Victor Hugo.

À l'automne 2012, Christian Schiaretti interroge de nouveau l'histoire contemporaine avec *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, spectacle présenté au Festival d'Avignon 2014.

En 2013, à l'occasion du centenaire de la naissance de Aimé Césaire, il rend hommage à ce grand poète par la création de *Une Saison au Congo*, en tournée au Théâtre Les Gémeaux à Sceaux et à Fort-de-France en Martinique. Ce spectacle a reçu le Prix Georges-Lerminier 2014 du Syndicat professionnel de la Critique.

Dans un esprit de mutualisation, Christian Schiaretti associe Robin Renucci et Les Tréteaux de France pour créer des formes adaptées à un théâtre de tréteaux et ainsi aux tournées. Trois spectacles voient le jour : une version de *Ruy Blas* (2012), *L'École des femmes* (2013) et *La Leçon* (2014).

En janvier 2014, il revient à Shakespeare avec *Le Roi Lear* (dans le rôle-titre *Serge Merlin*), créé au TNP, présenté au Théâtre de la Ville, Paris et au Bateau Feu, Dunkerque pour la réouverture de la scène nationale.

La création de la dernière pièce de Michel Vinaver, *Bettencourt Boulevard ou une histoire de France*, en novembre 2015 est une nouvelle opportunité de travailler un texte de cet immense dramaturge. La même saison, il donne les règles du jeu à l'élaboration collective de *Électre* et *Antigone*, variations à partir de Sophocle de Jean-Pierre Siméon et à une fatrasie collective, *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry. Il élabore avec six comédiens de l'ex-permanence artistique du TNP, *Le berceau de la langue* (*La Chanson de Roland*, *Le Roman de Renart*, *Tristan et Yseult*, *Le Franc-Archer de Bagnolet*).

Attaché à la mise en œuvre d'une politique pédagogique, Christian Schiaretti a mis en place dès son arrivée à Lyon, une étroite collaboration avec l'ENSATT. Aujourd'hui, il codirige le département Mise en scène de l'école.

Christian Schiaretti est président des Amis de Jacques Copeau. Il a été président de l'Association pour un Centre Culturel de Rencontre à Brangues et a présidé le SYNDEAC de 1994 à 1996.

Les comédiens

Stéphane Bernard

Ancien élève de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, il a travaillé au théâtre avec Bruno Carlucci, Sylvie Mongin-Algan, Christophe Perton et Yves Charreton, notamment dans *Claus Peymann, dramuscule* de Thomas Bernhard puis *Hellfire* de Jerry Lee Lewis et *Sylvie* de Gérard de Nerval. Il a travaillé avec Olivier Borle dans *Premières Armes* de David Mambouch, dans *Noires Pensées, Mains Fermes* de et par David Mambouch, et avec Anne Courel dans *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo. Il a joué avec Michel Raskine dans *L'Affaire Ducreux* de Robert Pinget, *Péridès, prince de Tyr* de Shakespeare, *Le Jeu de l'amour et du hasard* et *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux et *La Danse de mort* de August Strindberg. Au TNP, il est dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Par-dessus bord* et *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun et *Une Saison au Congo* de Aimé Césaire et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry.

Philippe Dusigne

Il se forme à Paris auprès de Jacques Lecoq et au Studio Classique de Christian Rist et poursuit sa formation avec Maurice Bénichou, Ariane Mnouchkine, Denis Marleau... Au théâtre, il travaille avec Olivier Maurin au sein de la compagnie Lhoré Dana : *La Terrible Voix de Satan* et *Chutes* de Gregory Motton, *Purgatoire à Ingolstadt* de Marie Louise Fleisser, *K Particulier* et *Amerika* d'après Kafka... Il joue, avec Anne Courel dans *Le Faiseur de Balzac, Argenteries* et *À Tue-Tête* de Eugène Durif ; avec Christophe Perton dans *Les Soldats* de Jakob Lenz, *Porcherie* et *Une Vie violente* de Pier Paolo Pasolini ; avec Patrick Le Mauff dans *La Noce chez les petits bourgeois* de Bertolt Brecht. Il a joué avec Véronique Chatard dans *Pacamambo* de Wajdi Mouawad et avec Maguy Marin dans *Umwelt*.

Au TNP, Christian Schiaretti l'a dirigé dans *Coriolan* et *Le Roi Lear* de William Shakespeare, *Le Grand Théâtre du monde* de Pedro Calderón de la Barca, *Siècle d'or, Ruy Blas* de Victor Hugo, *L'École des femmes* de Molière et *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver.

Julien Gauthier

Il intègre l'ENSATT dans la 66^e promotion et travaille avec Philippe Delaigue, Jerzy Klesyk, Olivier Maurin, Guillaume Delaveau, Simon Delétang et Christian Schiaretti. Il a fait partie de la troupe permanente du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Les Visionnaires* de Jean Desmarets de Saint-Sorlin, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *Coriolan* de William Shakespeare, *7 Farces* et *Comédies de Molière*, *Siècle d'or: La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina ; les cinq premières pièces du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud ; *Le Grand Théâtre du monde* suivi de *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Pedro Calderón de la Barca, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, *Électre* de Jean-Pierre Siméon, *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry. Il est également dirigé par Olivier Borle, Nada Strancar, Christophe Maltot...

On a pu le voir dans *Le Papa de Simon* d'après Guy de Maupassant, conception Clément Morinère, dans *Le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare, mise en scène Juliette Rizoud et dans *Tristan et Yseult*.

Il met en espace *Les Chiens nous dresseront* de Godefroy Ségat, avec les comédiens de la troupe du TNP, dans le cadre du Cercle des lecteurs.

Damien Gouy

Il se forme à l'ENSATT, 65^e promotion. De 2006 à 2015 il fait partie de la troupe du TNP et joue sous la direction de Christian Schiaretti, notamment dans *Coriolan* de William Shakespeare, *7 Farces* et *Comédies de Molière*, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon, *Siècle d'or* : *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina, les cinq premières pièces du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud, *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il tient le rôle du laboureur dans *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz. Au TNP, il est également dirigé par Olivier Borle, William Nadylam et Bruno Freyssinet, Christophe Maltot, Julie Brochen, Clémentine Verdier. Il signe une première mise en scène avec *Ronsard, prince des poètes* pour la Ben compagnie. Il crée et interprète son spectacle *Louis Aragon, Je me souviens*, en janvier 2013 au TNP. En décembre 2013 il y a présenté son cabaret : *Bourvil, Ma p'tite chanson*. À l'écran, il travaille sous la direction de Henri Helman, Hélier Cisterne, Géraldine Boudot, Sophie Fillières...

Il est directeur artistique du festival de théâtre Les Rencontres de Theizé. Il interprète seul sur scène, *Le Franc-Archer de Bagnolet* et joue dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* de Jean-Pierre Siméon et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry, créations de Christian Schiaretti.

Margaux Le Mignan

Elle se forme à la danse et au chant. Après ses classes au Studio d'Asnières, elle intègre la 74^e promotion (Armand Gatti) de l'ENSATT et suit les ateliers d'interprétation avec Guillaume Lévêque, Philippe Delaigue, Giampaolo Gotti, Catherine Hearegraves, Christian Schiaretti, sur des textes d'Edward Bond, Corneille, Giovanni Testori, Linda Mclean, Claudel et Musset. Elle joue sous la direction de Alain Francon, *La Trilogie du revoir* de Botho Strauss ; Anne-Laure Liégeois, *Procession*, commande d'écriture aux élèves auteurs de l'ENSATT ; Daniel Larrieu, *Nuits* ; Armand Gatti, *Résistance selon les mots*, et interprète, seule en scène, *Chimère*, un texte de Pauline Peyrade. Elle suit également un stage de clown avec Catherine Germain, Alain Reynaud et Heinz Lorenzen.

Ensuite, elle travaille avec Gregor Daronian-Krichner, *On est pas ça pour là* ; Bruno Meyssat, *Quelles vies quotidiennes après Fukushima ?*, et avec l'Extravagant Union, *La voix humaine* de Cocteau.

Elle prête régulièrement sa voix à un studio de doublage à Lyon.

Au TNP, on a pu la voir dans *Ubu roi (ou presque)*.

Clémence Longy

Originaire de Bordeaux, elle rejoint Paris en 2004 pour intégrer les classes d'hypokhâgne et de khâgne du lycée Henry IV. Après une formation théâtrale au cours Florent et un master de Lettres Modernes à la Sorbonne, elle intègre la promotion 73 de l'ENSATT dans la section acteurs, où elle travaille notamment avec Carole Thibaut, Richard Brunel, Philippe Delaigue et Jean-Pierre Vincent. C'est à l'ENSATT qu'elle rencontre Christian Schiaretti. À sa sortie de l'école, elle travaille avec Bernard Sobel et Michel Toman, et participe à la création de la compagnie les Non Alignés.

Réalisatrice de plusieurs vidéos dont l'une projetée au musée Saint-Raymond à Toulouse, elle cosigne la mise en scène de plusieurs pièces dont *Lisbeth est complètement pétée* d'Armando Llamas et *Yvonne princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz, avant de s'intéresser aux différentes techniques d'écriture de plateau et au théâtre burlesque. Elle joue avec Christian Schiaretti dans *Bettencourt Boulevard*, *Électre* et *Ubu roi (ou presque)*.

Clément Morinière

Il entre à l'ENSATT dans la 65^e promotion. Il a fait partie de la troupe du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon, *Siècle d'or: Don Quichotte* de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina; les cinq premières pièces (mises en scène avec Julie Brochen) du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud; *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Le Grand Théâtre du monde* suivi de *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Pedro Calderón de la Barca, *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz, spectacle dans lequel il interprète le rôle de *La Mort et Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il a mis en espace *Off-shore* de Philippe Braz, avec les comédiens de la troupe, dans le cadre du Cercle des lecteurs. En mars 2014, il présente son cabaret *Apollinaire: Mon cœur pareil à une flamme renversée*. Son spectacle, *Le Papa de Simon* est présenté au TNP. Il joue également dans *Le Roman de Renart*, dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* de Jean-Pierre Siméon et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry, créations de Christian Schiaretti.

Julien Tiphaine

Il a intégré la 65^e promotion de l'ENSATT. Il a joué dans *Baal* de Bertolt Brecht, mise en scène Sylvain Creuzevault. Il a fait partie de la troupe du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon; les cinq premières pièces (mises en scène avec Julie Brochen) du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud et *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Le Roi Lear* de William Shakespeare, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il a interprété le rôle-titre dans *Don Juan* de Tirso de Molina, mise en scène Christian Schiaretti. Il a mis en espace *Les Conséquences du vent (dans le Finistère Nord)* de Tanguy Viel et *La Carte du temps* de Naomie Wallace, avec les comédiens de la troupe du TNP, dans le cadre du Cercle des lecteurs. Il a présenté son spectacle *La Bataille est merveilleuse et totale* d'après *Rappeler Roland* de Frédéric Boyer, en novembre 2013 au TNP, repris sous le titre *La Chanson de Roland* en 2015 et 2016.

On a pu le voir dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* de Jean-Pierre Siméon et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry, créations de Christian Schiaretti.